

# THÉÂTRE

RÉVOLUTIONNAIRE.



LIBERTÉ, ÉGALITÉ,

FRATERNITÉ

ou



THE STATE

OF VIOLENCE



LIBERTY, EQUALITY

FRATERNITY



L A  
FRONTIÈRE.  
SCÈNE

P A T R I O T I Q U E

EN DEUX ACTES ;

P A R L. REYNIER.



A P A R I S ,

De l'Imprimerie, rue du Théâtre-François,  
n°. 4.

---

L'AN SECOND DE LA RÉPUBLIQUE FRANÇAISE.

FRONTIER

1850

FRONTIER

FRONTIER

FRONTIER



A B A I S

De l'Impression, rue de l'Université, Paris.

no. 4

De l'Impression, rue de l'Université, Paris.



## AVANT-PROPOS.

J'AVOIS choisi ce sujet qui me paroissoit neuf , malgré le grand nombre des pièces de circonstance. Les administrateurs du *Théâtre National* , le trouvant sans doute moins propre à seconder les progrès de l'esprit public , que SELICO , ESTELLE , etc. ont refusé mon ouvrage. N'étant pas de leur avis , j'en appelle au public , et j'invite tous les théâtres à s'occuper d'une pièce , qui peut avoir des défauts , mais qui est l'expression d'un cœur républicain. On doit espérer que tôt ou tard une surveillance nationale débarrassera les auteurs des caprices des entrepreneurs de théâtres , et que sans intriguer dans les coulisses , ils pourront jouir du fruit de leurs travaux.

## PERSONNAGES.

Le Maire.

Les Officiers municipaux.

Deux Officiers Français et des détachemens  
de troupes.

Des habitans de la commune.

PIERRE, GEORGES, JEAN, GEORGINE, ALINE, PERETTE, PAULINE,	}	<i>habitans de la commune.</i>
---	---	--------------------------------

THUNDERCRAFT, *officier autrichien.*

SANTAFIOCÉ, *émigré au service de Piémont.*

COURVILLE, *d'abord officier municipal  
de la commune ; puis en costume de  
l'ancien régime, avec des rubans  
d'ordres.*

Le Curé de la commune.

Troupes d'Autrichiens et de Piémontois.

---

*Le théâtre représente une place dans un village :  
de chaque côté des maisons et des rochers ou collines  
qui se combinent avec la toile du fond , qui doit  
offrir une vue des montagnes des environs du Mont-  
Blanc. Thundercraft doit avoir un accent allemand  
très-prononcé.*



# LA FRONTIÈRE.

---

## ACTE I.

*Au moment où on lève la toile, les habitans de la commune sont réunis sur la place, et portent dans leur physionomie et dans leurs gestes l'empreinte de la joie.*

### SCÈNE PREMIÈRE.

PIERRE.

Plus de crainte ! aucun danger !  
Les Français ont la victoire.  
En douter, c'est outrager  
L'amour qu'ils ont pour la gloire.

CHOEUR.

En douter, etc.

PIERRE.

Vivre heureux ! toujours content !  
C'est le sort que nous prépare  
Un peuple aussi bienfaisant.  
Malheur à qui nous en sépare !

CHOEUR.

Malheur à qui nous en sépare !

GEORGINE, PERRETTE, ALINE.

As-tu vu ces combattans ,  
Leur ardeur et leur courage ?  
Les Français sont effrayans  
Pour les soldats d'esclavage.

PIERRE.

Ils tombent ; et , dans leur sang ,  
Noyés ils perdent la vie.  
Leurs frères prennent son rang ,  
Disant , il meurt pour sa patrie ,  
Il est heureux , et son sort  
Nous paroît digne d'envie :  
Car ce n'est rien que la mort ,  
Lorsqu'on meurt pour sa patrie.

CHOEUR.

Car ce n'est , etc.

GEORGINE.

Oui. Mais c'est les pauvres gens ,  
Car les gros ont pris la fuite ;  
Ils étoient trop exigeans ,  
Tant qu'à la fin on s'irrite ;  
Ils vouloient tout avaler ,  
Et rongeoient le pauvre monde :  
Mais si l'on peut se régaler ,  
Ce n'est pas seul , mais à la ronde.

PIERRE.

Des émigrés nous savons la fureur  
Contre la France et la liberté sainte ;



( 7 )

Mais leur noblesse , au sein de sa grandeur ,  
Par la famine et l'orgueil est éteinte.  
D'abord choyés par tous les rois ,  
Ils se sont crus grands personnages :  
Et se fâchant tous à la fois ,  
Grands et petits , de tout parage ,  
Pour massacrer leurs ennemis ,  
Ont fait un grand pèlerinage.  
C'est à Coblentz : où , très-mal mis ,  
Même en fort mauvais équipage ,  
Ces gros messieurs se sont rendus ,  
Tous parlant haut de leur courage.  
Mais bientôt ils furent battus ,  
Ces défenseurs de l'esclavage ;  
Et de chevaliers conquérans ,  
Grace aux Français , à leur courage ,  
Devenus chevaliers errans ,  
On les poursuit ; ils ont la rage.

C H O E U R.

Et de chevaliers , etc.

J E A N.

Chantons ! dansons ! soyons heureux !

C H O E U R.

Chantons ! etc.

P E R R E T T E.

La liberté nous est un gage ,  
Qu'aucun despote audacieux  
N'ose attaquer , sans faire outrage  
A ces Français nos bons amis.

G E O R G E S.

Honneur aux sans-culottes !  
 Pour vaincre les despotes ,  
 Qui sont leurs ennemis ,  
 Ils n'ont qu'à faire rage ,  
 A montrer leur courage ;  
 Car le despote est toujours sot :  
 Et qui peut , avec audace ,  
 Lui faire laide grimace ,  
 Doit l'effrayer par un seul mot.

G E O R G I N E.

On a chassé l'ennemi. Ces Français ont  
 bien du courage !..... ils étoient .... ?

P I E R R E.

Quinze cens contre six mille !... Je les ai  
 vus , j'étois avec eux. Ils ne remuent pas :  
 un coup de canon en balaye trente , cin-  
 quante , cent , que les blessés et les vivans  
 crient : vive la République ; c'est le seul  
 cri que l'on entend. Aussi nous sommes en  
 sûreté..... Quand les Français iront délo-  
 ger les ennemis qui sont sur la montagne  
 que vous voyez d'ici , je compte en être :  
 leur commandant me l'a promis.

G E O R G E S.

Eh moi donc ! me laisseras-tu ?



G E O R G I N E.

Et moi je resterai seule? mon frère, et toi Pierre....

G E O R G E S.

Dis donc ton amant. As-tu peur de ce mot?

P I E R R E.

Nousreviendrons, après la victoire, plus dignes de toi.

G E O R G I N E.

Et si vous étiez blessés?

G E O R G E S, *avec enthousiasme.*

Nous le serions pour la cause de la liberté.

G E O R G I N E.

Et vos amis! ta sœur! Pierre, que je dois épouser aujourd'hui, qui m'aime !

J E A N.

Ne vas-tu pas faire la belle pleureuse ? Eh! les Français ne sont-ils pas ici? n'ont-ils pas leur camp à une lieue d'ici? n'avons-nous pas un détachement de ces bons amis dans notre commune? Mariez-vous; les ennemis ne viendront pas vous troubler cette nuit. Moi, je me marie avec Perette, et je n'en ai pas peur.

*Plusieurs Citoyens.*

Il a raison , mariez-vous.

P I E R R E.

Voici les premiers mariages qu'un prêtre ne défigure pas ; peut-on les retarder ! Ce sont les premiers de la liberté ; l'armée française garantit leur bonheur.

G E O R G I N E.

J'avois un peu d'inquiétude , mais tu me rends le courage.

G E O R G E S.

Notre municipalité va venir , c'est sous cet arbre de la liberté qu'elle veut inscrire nos mariages , qu'elle les bénira , au nom de la raison.

G E O R G I N E.

L'ennemi verra nos feux de joie.

P I E R R E.

Et les infâmes émigrés pâliront de notre bonheur. Que la rage puisse les étouffer !... comme cela doit arriver.



C H O E U R.

Dansons , etc.

J E A N.

Ces hordes fugitives  
Vouloient nous attendrir ,  
Par leurs faces plaintives ,  
Que la peur fait pâlir :  
Mais leur trop d'indécence ,  
Leur trop de suffisance  
Ne pouvoit se souffrir.  
Il faut de cette race  
Anéantir la trace ,  
Car tout n'est que grimace ,  
Même leur repentir.

A L I N E.

Et dans plus d'une histoire ,  
Qu'ils disoient à leur gloire ,  
On les voyoit mentir.

G E O R G I N E.

Près de nous en guenilles ,  
De beaucoup de vêtiles  
Ils vouloient se servir.

J E A N.

Prêtre sans bénéfice ,  
Parlement sans justice ,  
Et noble sans service ,  
Toujours prêts à partir ,  
Venoient dans nos montagnes  
Séduire nos compagnes ,

Et pour nous convertir.  
Mais de leurs ames noires  
Nous savions les histoires ,  
Ils avoient beau mentir.  
Nous avions connoissance ,  
Qu'on les faisoit en France  
Rendre gorge et sortir :  
Les Français , dans la suite ,  
Venant à leur poursuite ,  
Nous ont fait grand plaisir :  
Vivent les sans-culottes.  
Pour vaincre les despotes ,  
Les faire déguerpir.

C H Œ U R .

Vivent , etc.

---

## SCÈNE DEUXIEME.

LES PRÉCÉDENS , LE MAIRE , LES OFFICIERS  
MUNICIPAUX , *décorés de leurs écharpes.*

L E M A I R E .

Bien, citoyens ! bien , mes amis ! c'est  
agir en vrais républicains. L'ennemi , de-  
puis son camp , peut voir votre joie ; elle  
décourage ses troupes.



P I E R R E.

Eh ! comment serions-nous tristes ? Tous les jours nos amis les Français se battent , et n'en sont que plus gais. Ils vont au combat en dansant la carmagnole , ils en reviennent de même. Et nous qui allons nous marier , nous que ces braves soldats protègent , nous dansons aussi.

L E M A I R E.

Mes amis , voici les premiers mariages républicains célébrés dans notre commune , les premiers que la présence d'un prêtre célibataire n'a pas souillés. Nous allons les bénir à l'ombre de l'arbre de la liberté. Cette cérémonie auguste est une époque pour vos enfans. Dans leur vieillesse , l'hiver , au coin du feu , ils diront à leurs petits-fils cette époque mémorable ; et cet heureux souvenir , retracé d'âge en âge , rajeunira , dans les siècles à venir , l'amour de la liberté. Ils célébrèrent , diront-ils , la fête de leur hymen à la vue de l'ennemi , à portée de ses coups ; mais ils étoient défendus par les premiers républicains.

P I E R R E.

Le détachement français , qui est dans

cette commune, ne viendra-t-il pas assister à cette cérémonie ?

L E M A I R E.

Il y sera : ces braves soldats répondront à mes accens , et ce chœur vaudra mieux que celui des prêtres.

G E O R G E S.

J'entends le tambour.

L E M A I R E.

Préparons tout pour la cérémonie ; des bancs , une table , sous l'arbre de la liberté.

*( Pendant que les citoyens arrangent cette table , le détachement arrive , et après une évolution ou deux les soldats se mêlent et se groupent avec les habitans. )*

---

### SCÈNE TROISIÈME.

L E M A I R E.

Donnons à cette cérémonie tout l'appareil qu'elle exige. La liberté chasse les préjugés : elle seule préside à ces momens sublimes , où l'homme , cessant d'être victime de la crédulité , contracte avec la



patrie l'engagement solennel d'être époux  
et bon père. Vous , Pierre et Georgine ;  
vous , Georges et Aline ; vous , Jean et  
Perette , approchez de cet arbre ? Pro-  
noncez ?.....

---

## SCÈNE QUATRIÈME.

LES PRÉCÉDENS, LE CURÉ, *qui entre avec  
colère.*

LE CURÉ.

Qu'est ceci ! mais quelle audace !  
On enfreint , en ce moment ,  
Les droits sacrés de ma place ,  
Sans avoir mon agrément.

LE MAIRE.

Mais pourquoi tout ce vacarme.

LE CURÉ.

Il faut bien qu'on se gendarme.

LE MAIRE.

Mais la loi vous le défend.

LE CURÉ.

Bon la loi. Mais je suis prêtre ,  
Et sans moi peut-on permettre  
Qu'il vienne au monde un enfant ?

G E O R G E T T E .

Comment un célibataire  
Connoitroit-il ce mystère ,  
Que son culte lui défend ?

C H O E U R .

Comment , etc.

L E C U R É .

Paix donc ! voyez l'insolence ?  
Pour un autre , en abstinence ,  
Nous faisons naître un enfant.

P I E R R E , G E O R G E S , J E A N .

Citoyen , on vous dispense  
D'une pareille abstinence.  
Car la loi vous la défend.  
Mariez-vous , c'est votre affaire ,  
Mais il n'est pas nécessaire  
De plus d'un père à chaque enfant.

C H O E U R .

Mariez-vous , etc.

L E C U R É

Eh bien ! eh bien ! voyez quelle insolence ! Me manquer ! à moi , le curé de l'endroit ! Citoyen maire , empêchez donc ce désordre ! car un pays ne peut être heureux que quand on y respecte les prêtres.

LE



L E M A I R E.

Vous voulez dire , lorsqu'ils sont respectables.

L E C U R É :

Philosophie ! Mais je soutiens que les prêtres sont plus nécessaires aux hommes , que le boire et le manger ; que vous ne serez pas bien mariés sans moi ; que ce seroit une pure fornication. Vous l'entendez ? une pure fornication.

P I E R R E , A U C U R É.

Il y a quatre mois que je suis revenu de Paris : je sais mieux que vous ce que c'est qu'un prêtre : c'est un charlatan , comme j'en ai vu sur le pont au Change. J'ai apporté , avec moi , les feuilles du père Duchesne , qui le disent. Je vous les lirai , mon révérend père , si vous le voulez ?

*Le curé fait le signe de la croix.*

L E M A I R E.

Écoutez , curé , vous avez de la peine à vous défaire des anciennes habitudes , mais le tems les déracinera. Laissez-nous ? quand on aura besoin de vous , on vous appellera.

B

LE CURÉ.

Je m'inscris contre ces mariages : ils sont nuls de droit divin.

LE MAIRE.

Et très-bons de droit républicain. Laissez-nous ?

LE CURÉ.

Les saints ne les béniront pas.

LE MAIRE.

Ces braves sans-culottes y donnent leur vœu ; et des soldats valent mieux que des saints , pour faire fructifier les mariages.

LE CURÉ.

Hérésie ! damnable hérésie !

*Il se retire à l'écart , avec une pantomime de mépris , pendant le reste de la scène.*

LE MAIRE.

Ce curé nous a interrompus. Approchez-vous , mes enfans. Promettez , amour à la patrie , respect aux loix , confiance et amitié l'un pour l'autre ; et la république reconnoîtra , en vous , de bons citoyens.



L E S J E U N E S M A R I É S .

Nous le promettons.

L E M A I R E .

L'arbre de la liberté, et ces braves défenseurs, sont les témoins de vos promesses. Signez le registre qui constate votre union.

*Chœur des spectateurs, pendant la signature.*

Amour sacré de la patrie !  
Brûlant amour ! source de vie !  
Bénis ces cœurs formés pour toi ;  
Car c'est au sein des allarmes ,  
Au milieu du bruit des armes ,  
Qu'ils respirent sous ta loi.  
Dieu des humains ! toi , Liberté sacrée !  
Toi , qui toujours dirigeas nos desseins !  
Pour ces amans , du haut de l'empirée ,  
Dans l'avenir fixe d'heureux destins.  
Amour de la patrie !  
Divinité chérie !  
Pour eux , d'heureux destins !

L E M A I R E .

Bien, mes amis ! sans liberté , point de bonheur. Souhaitez-leur de vivre toujours libres , et ils seront toujours heureux.

SCENE CINQUIEME.

LES PRÉCÉDENS , UN OFFICIER , *en désordre.*

L' O F F I C I E R , *aux Français , avec désordre.*

Nous avons été trahis !.... au moment de l'attaque.... nos canons encloués.... un traître.... nos retranchemens livrés.....

LE COMMANDANT *du détachement , avec feu.*  
Et tu fuis !

L' O F F I C I E R , *avec feu.*

Un citoyen français !.... sait mourir et ne fuit pas. Je viens te porter des ordres : un corps d'armée se rallie ; il se porte vers ces monts que tu vois. De là , foudroyant l'ennemi , nous reprendrons l'avantage que nous avons perdu. ( *Aux troupes.* ) Suivez-moi ? ( *aux citoyens* ) Il faut des guides.

*Plusieurs citoyens.*

Nous nous offrons.

G E O R G E T T E .

Et notre commune sera livrée aux ennemis ?



L'OFFICIER *avec attendrissement.*

Un moment ; (*avec bien du regret*). Les désordres que commettent ces brigands nous déchirent le cœur : mais le salut de la patrie nous force à changer de position.

Le MAIRE, *avec enthousiasme, aux habitants.*

Armons-nous ! (*aux soldats.*) Nous marcherons avec vous, nous vous aiderons à vaincre. Amis ! l'amour de la patrie est aussi dans nos cœurs ; nous suivrons votre exemple ; si nous ne portons pas des coups aussi sûrs , au moins nous formerons un rempart.

Le COMMANDANT *du détachement.*

Respectable maire , nous acceptons tes offres. (*aux habitants*) Oui , venez avec nous , nous vous défendrons.

*Des citoyens de la commune.*

Notre maire , nous sommes prêts à te suivre. Mais quitte cette écharpe ! elle seroit un signal pour l'ennemi. Ta vie nous est trop chère . . . . .

Le MAIRE *pressant l'écharpe contre son sein.*

La quitter, après l'avoir reçue ! Un Fran-

çais ne doit la quitter qu'avec la vie.....  
ou après avoir perdu la confiance de ses  
frères.

*Des citoyens.*

Garde-la ! garde-la !

GEORGETTE , *suivie d'autres femmes qui  
paroissent partager le même sentiment.*

Et nous aussi nous vous suivrons ! Nous  
vous aiderons à vaincre , ..... autant que  
nos forces nous le permettent.

LE MAIRE , *avec enthousiasme.*

Entonnons le cantique de la liberté ! Il  
portera dans nos ames, cet amour brûlant  
de la patrie , qui donne la victoire.

*( Il entonne l'hymne des Marseillois , soutenu  
par le chœur des citoyens. Pendant l'hymne  
on voit passer des troupes françaises dans le  
fond de la scène. A la dernière strophe ,  
un ou deux canons arrivent , les canonniers  
se groupent sur leur pièce. L'hymne achevée ,  
le détachement se réunit et se met en marche.  
Les habitans prennent des piques , fourches ,  
sabres dans les maisons et défilent ensuite.  
On en distingue quelques-uns , et notam-  
ment un officier municipal et le curé , qui se  
mettent à l'écart , et reparoissent , après le  
départ , manifestant leur joie.*



SCENE SIXIEME.

*Des vieillards des deux sexes et des enfans restent sur la scène. Dans le nombre des derniers , on distingue Justine , âgée de 15 ans. Ils présentent une pantomime de tristesse.*

C H Œ U R.

Enchaînés par notre âge ,  
Nous avons le courage ,  
Et manquons de vigueur :  
La mort , ou l'esclavage ,  
Voilà notre partage ;  
Pleurons un tel malheur.

L E C U R É.

Ma calotte ! je ne l'ai pas. ( *Il sort avec précipitation.* )

C O U R V I L L E.

Enfin les Piémontais viennent me délivrer ! ( *Il jette son écharpe municipale ; des enfans l'appérçoivent et lui courent après en le menaçant , tandis qu'un vieillard la relève avec respect.* )

*Une vieille.*

Introquons saint Chrisostôme.

*Une autre vieille.*

Moi, je crois à saint Pacôme.

J U S T I N E.

Je préfère saint François.

*Une vieille.*

Allons, c'est un mauvais choix.

*Une vieille.*

Saint François est pour ton âge ;  
Mais il n'est d'aucun usage ,  
Lorsqu'on a ses soixante ans.

*Une vieille.*

Un soldat n'est pas fort sage ;  
Il pourroit nous faire outrage ,  
En propos fort insolens.

*Un vieillard.*

Des propos ! mais, pour langage ,  
De gestes ils font usage ,  
Car ce sont des Allemands.

( On entend une marche de troupes : les vieillards et les enfans fuyent dans les maisons et les ferment avec soin. Il paroît une troupe composée d'Autrichiens et de Piémontois. En arrivant , ils coupent l'arbre de la liberté. Santafiaccé et Thundercraft s'asseoient. On voit , dans la contenance des soldats , le désir du pillage. )



SCENE SEPTIEME.

T H U N D E R C R A F T.

La diable emporte ce maudits sansculottes ! Ils ont taillé la moitié de mon troupe.

S A N T A F I O C É.

Et mon régiment. Voilà ce qu'il en reste !

T H U N D E R C R A F T.

Les voilà chassés d'ici. Bientôt nous aller à Paris , à leur opera , on dit que c'est beau ( *aux soldats* ). Camarades ! il faut vider ces maisons : voir ce qui est en dedans. ( *Grandes démonstrations de joie des soldats* ).

---

SCENE HUITIEME.

*Les précédens ,* COURVILLE , LE CURE et quelques autres individus *en costume de l'ancien régime.*

C O U R V I L L E.

Messeigneurs , ayez soin que vos soldats

distinguent les maisons des sujets fidèles de sa majesté. Nous venons à vos pieds, (*Ils se mettent à genoux.*) renouveler le serment de fidélité à son auguste personne. Elle n'a pas de sujets plus soumis.

T H U N D E R C R A F T.

Que diable il dit ce gentilhomme ? Ma maître , c'est l'empereur : il m'a dit ; passe par le Lombardie , pour aller chez mon cousin , roi de Sardaigne , avec tes soldats , pour tuer tous sans - culottes : et moi , j'ai parti. Je me bats , quand on me dit , c'est ma métier.

C O U R V I L L E.

Nous sommes les premiers , qui venons vous témoigner notre respect pour notre maître. Daignez vous en souvenir , pour l'en instruire. Nous espérons de sa gratitude, de la bonté de son ame, de.....

T H U N D E R C R A F T.

Dis-ça à marquis Sautefossé : il est un émigré il a pris service à la roi de Sardaigne.

S A N T A F I O C É , *avec humeur.*

Baron , je vous ai déjà dit vingt fois



mon nom , et vous l'estropiez toujours.  
Je me nomme monsieur le marquis de  
Santafiocé, le roi de Sardaigne a bien voulu  
m'en donner le titre ; je vous prie de vous  
en souvenir.

C O U R V I L L E .

Monsieur le marquis !

S A N T A F I O C É , *avec dédain.*

Qui êtes-vous ?

C O U R V I L L E .

Monseigneur , j'ai eu l'honneur d'être  
valet-de-chambre de monseigneur le prince  
de Carignan ; et je m'étois retiré dans mon  
château , quand ces maudits Français.....  
Mais j'espère que monseigneur le marquis  
voudra bien parler pour moi , à sa majesté ,  
mon maître , pour.....

S A N T A F I O C É , *avec dédain.*

J'y penserai. ( *à un autre* ) Et vous ?

T H U N D E R C R A F T .

Que diable il nous fait sa métier ! Ils  
sontriches, il faut, eux donner argent à la  
soldat, et du vin à moi , j'ai soif.

C O U R V I L L E .

Monseigneur ! nous sommes ruinés. Ces maudits Français !

T H U N D E R C R A F T .

Caporal schlager ! (*un caporal se présente.*) Ce gentilhomme , il dit être pauvre , cependant histocrate ; fais-lui dire vrai.

*Deux soldats saisissent Courville , le caporal le frappe.*

C O U R V I L L E .

Monseigneur ! grace ! (*le caporal continue à frapper.*) Il me reste bien quelque argent , mais c'est tout ce que je possède.

T H U N D E R C R A F T .

Ah , je savois bien ! soldats ! aller avec lui chercher son argent. (*Aux autres aristocrates , faisant signe aux soldats de les saisir.*) Et vous ? faut-il aussi ?

*Les aristocrates.*

Nous donnerons ce que nous avons.

T H U N D E R C R A F T *au curé.*

Toi , vas chercher , à nous , un bon déjeuner.

(*Le Curé sort très-vîte et apporte avec empressement quelques mets et du vin ; il arrange*



*lui-même la table devant les officiers. Ils déjeûnent pendant une grande partie de la scène. Les soldats entrent dans les maisons entraînant dehors , avec de mauvais traitemens , ceux qu'ils y trouvent , pillent et présentent le tableau d'une commune prise par les soldats des despotes).*

Le vin , il est bon. C'est beau pays la France ? dis-moi , marquis ?

S A N T A F I O C É.

C'étoit un pays divin , délicieux. Mais à présent !.....

T H U N D E R C R A F T.

Il n'y a plus que canaille.

S A N T A F I O C É.

C'est un pays désert inhabité. Plus de noblesse ! plus de princes !

T H U N D E R C R A F T.

C'est un drôle chose ! ces gens-là plus vouloir nobles , chapitres , prêtres , roi , pape , barons , ..... comprend pas bien tout ça ..... et pourtant battre comme diables.

S A N T A F I O C É.

Moment de chaleur ! l'imagination montée ! mais cela ne durera pas.

T H U N D E R C R A F T.

Mais ça dure pourtant. Ils taillent toujours mon troupe ; et la empereur ne peut pas faire réquisition , comme eux , de gens ils se battent en chantant. ( *Faisant le geste de donner des coups de bâton.* ) Il faut ça à nous. C'est pas des hommes , ils ont pacte avec la diable. ( *Il apperçoit Justine qu'un soldat emmène.* ) Ah , voilà un joli enfant ! ( *au soldat* ) Amène.

*Le soldat.*

Elle est à moi.

T H U N D E R C R A F T.

Caporal schlager ! Il raisonne.

( *Le caporal emmène lesoldat. Thundercraft veut prendre des libertés avec Pauline qui le repousse avec fermeté et sang-froid. Il la fait assseoir à côté de lui.* )

C'est un joli enfant. ( *à Pauline.* ) Vous être bien aise voir nous ici ?

P A U L I N E.

Vous qui déchirez notre patrie ? jamais !

T H U N D E R C R A F T.

/ Quoi ! déjà penser comme ces diables Français ? c'est mal !



P A U L I N E.

Et qui ne penseroit pas comme eux ?

T H U N D E R C R A F T.

Taisez-vous ! Si vous étoit moins joli ,  
je ferois couper le tête ; mais vous utile  
à moi.

P A U L I N E.

C'est bien vilain !

S A N T A F I O C É.

Baron, elle est jolie.

T H U N D E R C R A F T.

Oh , je la garde à moi. Cherchez , vous  
un autre. ( à *Pauline* . ) Comment appelle  
vous ?

P A U L I N E.

Pauline.

T H U N D E R C R A F T.

Pauline ! c'est joli ! bien joli ! ( *Voyant  
un soldat qui dans le butin emporte une  
vielle , il l'appelle et dit à Pauline , fai-  
sant le geste .* ) Sais toi jouer ça ?

P A U L I N E.

Oh ! je suis trop triste.

THUNDERCRAFT.

Toi , trop triste ? quand baron Thundercraft veut aimer toi ? Si toi joue pas tout de suite , je vais toi faire deshabiller tout nue , par mes soldats.

PAULINE *avec effroi.*

Oh ! je vais jouer.

( *Elle joue ça ira , Thundercraft l'interrompt avec colère.*

THUNDERCRAFT.

Que diable jouer ça ! la diable a appris cette air à sans-culottes. Moi , je veux pas ça ira.

( *Les soldats entendant la musique , se groupent ; Pauline joue divers airs révolutionnaires , que Thundercraft repousse avec colère successivement. Lorsqu'enfin elle joue la carmagnole , les soldats se mettent à danser malgré les cris de Thundercraft ; enfin Santafiocé qui , pendant tous les airs , a offert la pantomime de la rage , les arrête en se jetant au milieu d'eux , avec des menaces.* )

Quoi ! diable ! toujoursairs sans-culottes ! toujours ! Soldats ! c'est mauvais air ! air Français !

*Des*



*Des soldats.*

Quoi ! cela aussi air français ? c'est bien dommage ! il est bien joli.

THUNDERCRAFT.

Cet air , il a mis bas le noblesse et la religion de la pape. ( à *Pauline* ) Pourquoi pas jouer autre chose que airs sans-culottes ?

PAULINE.

Nos instrumens ne peuvent plus jouer que ces airs là.

THUNDERCRAFT.

Moi , je veux apprendre un autre air à toi ; et puis toi chantera aussi.

Vive notre empereur François ,  
Et tous les nobles de l'empire ;  
Vive la pape , et tous les rois ,  
Et tous les saints de la martire.

PAULINE *l'interrompant.*

Quelle horreur !

*Des vieillards*

Quelle horreur !

THUNDERCRAFT.

Pourquoi donc horreur ?

PAULINE.

Pourquoi chantez - vous des sottises ?  
 Vous êtes un esclave, ( *aux vieillards* )  
 Fuyons !

THUNDERCRAFT avec colère.

Quoi ! diable , faut tuer tout ce canaille !  
 ( *Aux soldats.* ) Camarades ! amenez tous  
 ici !

( *Des soldats vont à leur poursuite ; les amènent  
 successivement sur l'avant-scène , pendant que  
 d'autres les y gardent. Les aristocrates té-  
 moignent leur satisfaction.* )

SANTAFIOCÉ avec une satisfaction de tigre.

Il est tems que vous soyez raisonnable.  
 J'ai assez souffert de leur insolence.

( *Courville , le Curé et les autres aristocrates  
 montrent leur satisfaction et relèvent la tête  
 avec insolence. Thundercraft les aperçoit.* )

THUNDERCRAFT au curé.

Et vous curé , pourquoi avoir permis  
 vos troupes avoir ces mauvais idées ?  
 Gage toi avoir prêté le mauvais serment ,  
 avoir dit comme eux ? ( *à Pauline.* ) Est-  
 il vrai Pauline ?



P A U L I N E.

Il est vrai !

L E C U R É.

Monseigneur ! forcé par ces factieux , je  
l'ai prêté de bouche , mais avec des restric-  
tions mentales.

T H U N D E R C R A F T.

Toi avoir chanté ça ira ?

L E C U R É.

On m'y a contraint.

T H U N D E R C R A F T.

Toi aussi couper la tête.

( *A cet arrêt tous les aristocrates se rendent  
petits pour éviter d'être aperçus.* )

( *A Courville et autres.* ) Et tous autres ?

C O U R V I L L E.

Monseigneur , je n'étois rien.

L E C U R É.

Il ment. Il étoit officier municipal.....  
Monsieur le baron ! grace ! pour ma fran-  
chise.

T H U N D E R C R A F T *faisant le geste d'une  
écharpe.*

Lui , avoir le ruban comme ça ? ainsi

avoir prêté la serment sans culotte !  
coquin à tuer. ( *Puis par réflexion mon-*  
*trant les autres aristocrates* ) Et tous aussi :

( *Les soldats entourent les prisonniers, les sabres*  
*nuds , comme prêts à les égorger.* )

*Les Vieillards.*

Frappez , brigands !

*Les Soldats.*

Oui, vous périr !

Vous , renier la très-saint père.

*Les Vieillards.*

Pour la patrie il faut mourir.

<i>Les Vieillards.</i>	{	On ne croit plus au très-saint père.
<i>Les Aristocrates.</i>		Nous respectons le très-saint-père.
<i>Les Soldats.</i>		Vous renier le très-saint-père.

*Les soldats.*

Oui, vous périr !

LES VIEILLARDS , avec  
*fermeté.*

Nous périrons !  
La liberté rend le courage.  
Plutôt la mort que l'esclavage.  
C'est pour le fuir que nous  
mourrons.

LES ARISTOCRATES, avec  
*effroi.*

Nous périrons !  
Daignez recevoir notre hom-  
mage ?  
Nous chérirons notre escla-  
vage ,  
C'est pour lui seul que nous  
vivrons.



**THUNDERCRAFT.***Aux vieillards.*

Vous être gens avec courage.

*Aux aristocrates.*

Vous être nés pour esclavage.

*Aux vieillards.*

Vous braves gens ! vous aimons ;

Moi , il consent qu'on vous pardonne ,

Moi pas méchant , aimer brave homme.

Mais faut crier vivent les rois.

**SANTAFIOCÉ , avec mépris et insolence.**

En effet ! ce seroit dommage ,

Pour ces gens d'être en esclavage ;

Bientôt nous les corrigerons.

Quelle foiblesse ! il leur pardonne :

Mais j'y consens , s'il leur ordonne ,

De bien crier vivent les rois.

*Les soldats.*

Il faut crier vivent les rois.

**LES VIEILLARDS.**

Qui nous ? jamais ! ah , quel outrage !

Plutôt la mort , que l'esclavage ;

Nous jurons haine à tous les rois.

**LES ARISTOCRATES.**

Avec plaisir ! c'est un outrage ,

Que douter de notre esclavage :

Jurons amour à tous les rois.

*Les soldats.*

Criez ! criez ! vivent les rois.

*Les vieillards.*

Nous jurons haine à tous les rois.

**THUNDERCRAFT.**

Vous avoir beaucoup de courage !

Vous tuer tous , c'est bien dommage ;

Mais volonté de tous les rois.

**SANTAFIOCÉ , enricanant.**

Que nous importe leur courage !

Tuer le peuple , quel dommage !

Quand c'est la volonté des rois.

LES SOLDATS.

Vous tuertous , c'est bien do-  
mage ,  
Mais volonté de tous les rois.

LES VIEILLARDS.

Plutôt la mort , que l'escla-  
vage ;  
Nous jurons haine à tous les  
rois.

T H U N D E R C R A F T .

Il faut tuer. C'est bien dommage !  
Car j'aime gens avec courage.

LES SOLDATS.

Criez ! criez ! vivent les rois.

LES VIEILLARDS.

Nous jurons haine à tous les  
rois.

**SANTAFIOCÉ** *avec un accent sangui-  
naire et le calme de la férocité.*

Allons , soldats , dépêchez cette ca-  
naille !

*Les vieillards.*

Vive la République !

( *Au moment où les soldats avancent sur eux ,  
on entend un coup de fusil ; ils s'arrêtent ,  
et courent à leurs fusils épars en faisceaux  
d'armes.* )

U N S O L D A T *accourant.*

Camarades ! la sans - culotte avance.

Venez vite.

T H U N D E R C R A F T .

Aux armes !

( *Le tambour bat la générale , les soldats par-  
tent à mesure qu'ils s'organisent. Les vieil-  
lards s'échappent , ainsi que les enfans , et  
se réfugient dans leurs maisons , en témoi-  
gnant le plus profond mépris aux aristo-  
crates qui se retirent de leur côté. Pendant  
l'entracte on entend des décharges d'artillerie.* )



A C T E I I.

SCENE PREMIERE.

LECURE, COURVILLE, *arrivent chacun  
de leur côté avec effroi.*

*( Pendant la scène, d'espace en espace, on  
entend des décharges d'artillerie. )*

C O U R V I L L E.

Eh bien ! monsieur le curé , point de nouvelles de la victoire de nos bons amis les soldats du roi de Sardaigne ? Ils auront chassé cette canaille.

L E C U R É.

A dire vrai , je suis moins pressé de les voir , depuis que ce grossier Allemand a voulu nous couper la tête.

C O U R V I L L E.

Aimeriez-vous mieux les Français ?

C 4

LE CURÉ.

Encore moins !... Nous aurions dû moins nous presser de changer de costume. Si les Piémontais étoient battus ?

COURVILLE, *tristement.*

Les Français nous feront périr pour avoir abjuré le serment civique. Et s'ils sont battus ?

LE CURÉ.

Cet Allemand nous fera périr pour l'avoir prêté ?

COURVILLE.

Quels dangers !

LE CURÉ.

Quel dommage !

Couper la tête d'un curé.

COURVILLE.

Eh ! ce danger est votre ouvrage,  
Par vous seul j'étois égaré.

LE CURÉ.

Mais , d'un curé le caractère !

COURVILLE, *montrant ses rubans d'ordres.*

Et le respect pour mes rubans.

LE CURÉ.

Un noble est-il si nécessaire !



COURVILLE, montrant le Curé avec un geste de mépris.

Pourquoi ces êtres mal-faisans !

(Le Curé devient furieux.)

LE CURÉ.

Ciel qu'on outrage !

COURVILLE.

Homme inutile !

LE CURÉ.

Eh ! tais-toi, noble ! homme servile !

COURVILLE.

Que pourrois-tu mieux demander ?

Avoir la palme du martyre.

LE CURÉ.

Un tel propos me feroit rire,

Si j'étois plus loin du danger.

La religion le conseille,

Mais sa morale sans pareille,

Les prêtres ne la suivent pas ;

Nous savons bien qu'on doit y croire,

Que c'est une œuvre méritoire,

Mais la vie a bien des appas.

(On entend des décharges plus fortes et un bruit de guerre qui augmente.)

COURVILLE.

Que faire ! Les combattans approchent.

de ce village ; leurs coups peuvent y porter..... Où fuir ?

L E C U R É.

Quels dangers ! A quoi se décider ? Cet Allemand, les Piémontais nous feront périr. Les Français, à leur retour, ne nous traiteront pas mieux.

( *On voit tomber quelques boulets sur la place : des branches d'arbres tombent comme coupées.* )

C O U R V I L L E.

Où fuir ! ( *Il tombe à genoux.* ) Mon père ! écoutez ma confession !

L E C U R É.

Malheureux ! je ne vaux pas mieux que toi. ( *Un boulet, qui tombe près de lui, le fait tomber à genoux d'effroi.* ) Nous sommes perdus !

C O U R V I L L E , L E C U R É à genoux.

Grand Dieu ! daignes me pardonner !

Cette frayeur va me donner

Du penchant pour la pénitence,

Au milieu de tous mes forfaits ,

J'ai toujours chéri tes bienfaits ,

En attendant résipiscence.



Vois mes regrets ! ce noble a mis  
prêtre

Mon sort aux mains des ennemis ;

Qu'il soit l'objet de ta vengeance !

*Se levant*

Il te sied bien , homme sans mœurs ,

De m'accuser de ta sottise !

C O U R V I L L E .

Les prêtres ont de mauvais cœurs ,

Et beaucoup de fainéantise.

L E C U R É .

Les nobles en sont les auteurs ,

Par leur orgueil et leur sottise.

C O U R V I L L E , L E C U R É .

Je mets un terme à ma fureur ,

Au vain objet qui nous divise.

Un prêtre , un noble , ont , dans le cœur ,

Un même effroi de la franchise.

---

## SCENE DEUXIEME.

LES PRÉCÉDENS , *un peu à l'écart* , SANTA-  
FIOCÉ , *suivi de soldats*.

S A N T A F I O C É .

Où donc est Thundercraft ? Cette canaille-  
là ! on n'en viendra donc jamais à bout ?

Se battre contre des paysans... , et être repoussés ! Oh ! c'est trop fort , ma noblesse ne peut supporter cet affront. Soldats ! pourquoi céder le terrain ? vous reployer ? Je vous ferai décimer.

U N S O L D A T.

Ces Français ne sont pas des hommes ; on ne peut rien contre eux.

S A N T A F I O C É.

Misérable ! on ne peut rien ! Je te ferai punir.

L E S O L D A T.

Pourquoi vous retirer ? nous vous avons suivi.

S A N T A F I O C É.

Misérable ! te comparer à moi ! Pouvois-je me battre contre cette canaille , moi , le marquis de Santafiocé ? Ces Sans-culottes ont si peu de respect pour les gens de qualité ! Jadis , on se faisoit la guerre avec politesse , on ne tuoit que des soldats : mais ces barbares connoissent-ils les usages ! Je me suis retiré ; ils m'auroient manqué de respect.



## LE SOLDAT.

Ces sans-culottes ne vouloient pas nous ménager, ils nous auroient aussi manqué de respect.

SANTAFIOCÉ.

Mais, des paysans !

## SCENE TROISIEME.

LES PRÉCÉDENS, THUNDERCRAFT *suivi d'un gros d'armée*, PIERRE *amené prisonnier*.

THUNDERCRAFT, *avec humeur*.

Au diable sans-culottes ! Quoi ! hommes, femmes, sans armes ; avec piques, bâtons, épées, fourches, mais sans fusils, battre mon troupe ! L'empereur, ma maître, avoir dit : il n'y a qu'à tuer sans-culottes. Ils se défendent, diable ! qu'il essaye lui ! Ils ont pacté avec la diable, ou je suis pas un noble baron de la Haute-Autriche. Saute-fossé, qu'as-tu fait ta régiment ?

SANTAFIOCÉ.

Mon régiment ! ils est anéanti.

**T H U N D E R C R A F T ,** *avec humeur.*

Mais des paysans ! des femmes ! battre mon troupe , le troupe de baron Thundercraft. Moi , je fais plus le guerre avec ces gens : ils sont trop mauvais pour nous.

**S A N T A F I O C É .**

Nous devons obéir. Nos maîtres veulent que nous écrasions ces factieux. Et comment pourrois-je supporter leur république ! moi , qui avois un hôtel à Paris , une petite maison , des terres : ils vendront tout cela. J'en mourrois de désespoir ! Il faut les écraser.... absolument.

**T H U N D E R C R A F T .**

Ma foi, Français écraser nous..... Ma maître est un coquin ; envoyer moi contre sans-culottes , qui sont braves gens , avec courage.

**S A N T A F I O C É .**

Monsieur le baron , vous vous oubliez ; le respect , qu'on doit à ses maîtres , doit nous empêcher de juger leurs intentions. D'ailleurs les Français ont avili la religion.



T H U N D E R C R A F T.

Toi as raison , marquis Sautefossé , la sans-culottes a détruit le noblesse et la pape : faut tuer tous. .... mais faut pouvoir. (*se retournant à Pierre.*) As voilà toi prisonnier , qui vouloit enlever la drapau autrichien.

S A N T A F I O C É , *avec dédain.*

C'est-là ce coquin ?

P I E R R E , *avec fermeté.*

Respectes l'honnête homme dans le malheur.

S A N T A F I O C É , *avec insolence.*

Un honnête homme ! ce manant se mêle d'être un honnête homme ! de la canaille !

P I E R R E .

Oui , l'honnête homme ; c'est-à-dire ; l'homme vertueux , le bon citoyen.

S A N T A F I O C É .

Citoyen ! voilà leur mot.

P I E R R E .

Oui , c'est le titre dont s'honore celui qui chérit sa patrie , qui veut la liberté de son pays , et qui déteste la corruption ,

dont les hommes tels que vous se glorifioient.

SANTAFIOCÉ.

On diroit être à Paris ; c'est ainsi qu'ils parlent tous. Pauvres animaux ! quand la noblesse sera rétablie , avec les parlemens , vous serez bien avancés !

PIERRE.

Jamais ! les Français veulent la liberté , et ils l'obtiendront.

THUNDERCRAFT.

Marquis Sautefossé , il parle pas mal , un homme du peuple. On voit pas ça chez nous.

PIERRE , avec feu.

Ils sont esclaves , pourroient-ils parler comme des hommes libres !

SANTAFIOCÉ.

Hommes libres ! que c'est bête ! Tais-toi manant. (*Il s'avance pour lui arracher la cocarde de son bonnet.*)

PIERRE , s'y opposant avec force.

Vous ne l'ôterez pas !

THUNDERCRAFT.

Donner ça , à moi ; tu es ma prisonnier.

PIERRE.



P I E R R E.

Plutôt mourir !

T H U N D E R C R A F T.

Toi, un fou. J'ôterai de force. Donnes !

P I E R R E.

Les Français m'ont donné ce signe de la liberté ; en me l'accordant , ils m'ont associé à leur gloire , je ne le quitterai jamais.

S A N T A F I O C É.

C'est un insolent. Baron , faites-le punir.

T H U N D E R C R A F T.

Moi , aimer sa courage , s'il étoit pas un Français , ennemi de la noblesse et de la pape.

S A N T A F I O C É.

Il ne mérite aucune grace.

T H U N D E R C R A F T , *fait signe d'avancer à deux caporaux.*

Tuer sans-culotte ; mais avant ôter ça !  
*montrant sa cocarde.*

P I E R R E , *la serrant contre son coeur.*

Plutôt la mort !

D

T H U N D E R C R A F T.

Eh bien , on va tuer toi. Si toi ne donnes pas , si toi ne marche pas dessus , (*Pierre fait un geste d'horreur.*) à l'instant fusillé.

(*On conduit Pierre à un des angles de l'avant-scène. Un bas-officier vient lui mettre le bandeau sur les yeux ; d'une main il le repousse ; tandis que de l'autre , il tient son bonnet sur son cœur.*)

P I E R R E.

C'est inutile ; la mort n'effraie pas ; quand on meurt pour sa patrie. Ma Georgine !

T H U N D E R C R A F T.

Quoi ! ta Georgine ?

P I E R R E.

Oui , ma femme ; nous sommes mariés de ce matin.

T H U N D E R C R A F T.

Toi nouveau marié ? eh bien , toi pardonne. Donnes ça. *montrant la cocarde.*

P I E R R E.

Georgine me mépriseroit !

(*Thundercraft s'éloigne et fait signe au tambour de battre un rouffe. Pierre regarde avec tranquillité les soldats qui le mettent en joue.*)



THUNDERCRAFT , *faisant signe aux  
soldats d'attendre.*

Toi va périr. Jettes moi ton cocarde ,  
et toi sauve avec Georgine.

P I E R R E .

Les Français m'ont adopté : je saurai  
mourir comme eux.

T H U N D E R C R A F T .

C'est pourtant beau un courage sans-cu-  
lotte : j'aurois pas autant . . . . pourtant  
baron autrichien . . . . *aux soldats avec un  
sentiment de peine.* Allons , tire !

( *Le tambour bat un rouffle : les soldats mettent  
en joue.* )

---

## SCENE QUATRIEME.

LES PRÉCÉDENS , GEORGINE.

GEORGINE , *une épée nue à la main ,  
avec un grand développement d'énergie ,  
se jette en avant des soldats , criant der-  
rière elle.*

Avancez donc ! il va périr. Avancez ,

D 2

Français ! vous , mes amis , avancez ! ( *Pantomime d'étonnement des soldats.* ) Monstres ! frémissez. La mort vous attend. Rien ne doit résister au courage des Français. *Elle vole à Pierre , lui donne son arme , ta première victime me laissera son arme.*

THUNDERCRAFT , avec un air tout stupéfait.

Quels diables de gens que sans-culottes ! Un femme , jeune et joli , venir ainsi !.... et moi savoir pas que faire. Quoi faire marquis Sautefossé ? faut-il tuer ?

SANTAFIOCÉ.

Cette canaille ! sans doute.

PIERRE , qui avoit paru occupé de Georgine , se réveille à ce mot et s'élance sur Santafiocé.

Canaille !

( *Santafiocé fuit et laisse tomber son arme ; Georgine s'en empare et se place à côté de Pierre. On entend du bruit , des soldats et des habitans du village paroissent , les ennemis s'ébranlent , une décharge les balaye entièrement. Thundercraft qui étoit resté absorbé et regardoit Pierre et Georgine , est tiré de sa léthargie par des citoyens qui le font prisonnier.* )



P I E R R E.

Tu es notre prisonnier. Ne crains rien , les Français sont vertueux ; ils ont des égards pour le malheur.

T H U N D E R C R A F T.

Moi en être pas trop fâché. Moi être un autrichien , de la haute Autriche ; savoir boire , fumer et tuer , mais savoir pas ce qu'étoient sans-culottes avant de venir. Sont braves gens , baron Thundercraft bien aise connoître eux. La haute Autriche , il aime pas beaucoup l'empereur , mais il a peur de la pape.

P I E R R E.

Laisse ce sobriquet baron ! tu es un soldat prisonnier ; on aura soin de toi , parce que tu es malheureux , parce qu'un Français est humain et généreux. *A Georgine* : Pardonne , si j'ai donné mes premiers momens au malheur ; nous sommes réunis , et peut-être que son épouse gémit de son absence.

G E O R G I N E.

Je t'aime mieux , te voyant humain , que si tu l'avois repoussé pour ne t'occuper

que de moi. Mon ami , toute notre vie sera-t-elle comme le premier jour de notre union !

P I E R R E.

Non, ma Georgine : l'ennemi dispersé , l'Europe étonnée de notre courage , vont bientôt nous demander cette paix , que tout bon citoyen désire , mais qu'il ne veut obtenir qu'après l'anéantissement des tyrans qui l'attaquent.

---

## SCENE CINQUIEME.

*( On entend une musique gaie. Au moment où la troupe française parolt , commence la car-magnole ; les soldats entrent , en la dansant avec les citoyennes , qui les avoient suivis au premier acte. A cet air , toutes les portes et les croisées se garnissent des vieillards et des enfans qui manifestent leur joie , et sortent ensuite. Le maire et les officiers municipaux paroissent dans le fond et s'avancent. On apperçoit Santafiocé lié derrière eux. )*

L E M A I R E.

Immortelle liberté ! nous te rendons nos



hommages. C'est toi qui dirigea nos coups : nous avons vaincu , car l'homme qui te chérit devient invincible. Amis ! n'oubliez jamais cette journée mémorable ! nous avons voulu être libres , nous avons joint nos efforts à ceux de nos défenseurs , et nous avons été victorieux guidés par eux.... Quoi ! l'arbre de la liberté abattu , et nous restons tranquilles !

C H O E U R.

( Tous s'empressent autour et le relèvent en chantant l'air suivant , dont les repos indiquent les momens d'efforts. )

Eh ! quelle main coupable !

De ce bien adorable

Il douta les effets.

( silence. )

Leurs ames mercenaires ,

De nos vertus sévères ,

Craignent donc le succès.

( silence. )

Travaillons sans relâche !

( silence. )

Craignons l'homme assez lâche ,

Par la haine égaré ,

Dont l'ame inaccessible

Au sentiment paisible ,

De vice est entouré.

( *silence.* )

Mais bonheur sans mélange ,  
 Et que rien ne dérange ,  
 Pour l'homme vertueux ;  
 Que l'amour et la joie ,  
 Pour lui seul se déploie ,  
 Puisse le rendre heureux !

( *silence.* )

Notre travail s'achève ,  
 Et l'arbre , dans la grève ,  
 S'enfonce en ce moment.  
 Honneur aux Sans-culottes !  
 Aux soldats des despotes ,  
 Leur nom est allarmant.

T H U N D E R C R A F T .

Oui , braves Sans-culottes , vous la ter-  
 reur des nobles de par-tout. Moi , votre  
 prisonnier , et pas trop fâché. *Montrant*  
*Justine.* Voilà enfant plus courageux que  
 moi : j'étois maître de cette village ; elle  
 me dire aimer la liberté , me jouer ça ira.  
 J U S T I N E , *aux citoyens de la commune.*

Vous m'aviez abandonnée ! on me croyoit  
 trop jeune pour connoître le prix de la  
 liberté. . . . Une autre fois. . . !

*Un jeune homme.*

Je t'aimais ; ce trait là me décide.

T H U N D E R C R A F T .



T H U N D E R C R A F T.

Lui être sage : avoir repoussé moi , com-  
mandant beaucoup dans l'armée.

L E M A I R E.

Mes amis , la liberté triomphe ! Toi ,  
malheureux prisonnier , tu trouveras l'hu-  
manité chez les Français.

PIERRE , GEORGES , JEAN.

J'obtiens enfin celle que j'aime.

GEORGINE , ALINE , PERETTE , *chacune à son*  
*époux.*

Pour nous aimer toujours de même ,  
Aurons-nous besoin d'un danger !

C H O E U R.

Pour vous aimer toujours de même ,  
Aurez-vous besoin d'un danger !

GEORGINE , ALINE , PERETTE.

Oh , non jamais ! c'est la patrie ,  
Qu'il faut aimer , et son amie ,  
Et ne jamais les négliger ;  
Car toujours aimer sa compagne ,  
Quand le civisme l'accompagne ,  
Est le devoir d'un citoyen.

C H O E U R.

Car toujours , etc.

E

PIERRE, GEORGES, JEAN.

Vivre toujours pour sa patrie ,  
Vivre toujours pour son amie ,  
Est le devoir d'un citoyen.

C H O E U R.

Vivre , etc.

L E M A I R E.

Pour sa patrie et pour sa femme ,  
Avoir toujours égale flamme ,  
C'est le devoir d'un citoyen.  
Mauvais époux et mauvais père ,  
Ainsi que tout célibataire ,  
Ne fut jamais bon citoyen.

C H O E U R.

Mauvais , etc.

L E M A I R E.

Il nous reste un devoir à remplir. Ces momens ont fait connoître les vrais citoyens ; ils ont aussi démasqué les traîtres. On doit les arrêter , et le tribunal révolutionnaire en fera justice : le curé , Courville , quelques autres n'ont point paru au combat. *Montrant Santafiocé.* Quant à celui-ci , son affaire sera bientôt faite.

( *Témoignages de satisfaction de tous les habitans.* )



THUNDERCRAFT.

Bon , justice ! c'est coquins vouloir prêter serment à tout le monde. Il faut tuer ; c'est toujours mauvaises gens. . . . par-tout.

F I N.

For the purpose of the present inquiry  
it is necessary to have a full and  
complete knowledge of the facts of the case.

THE





